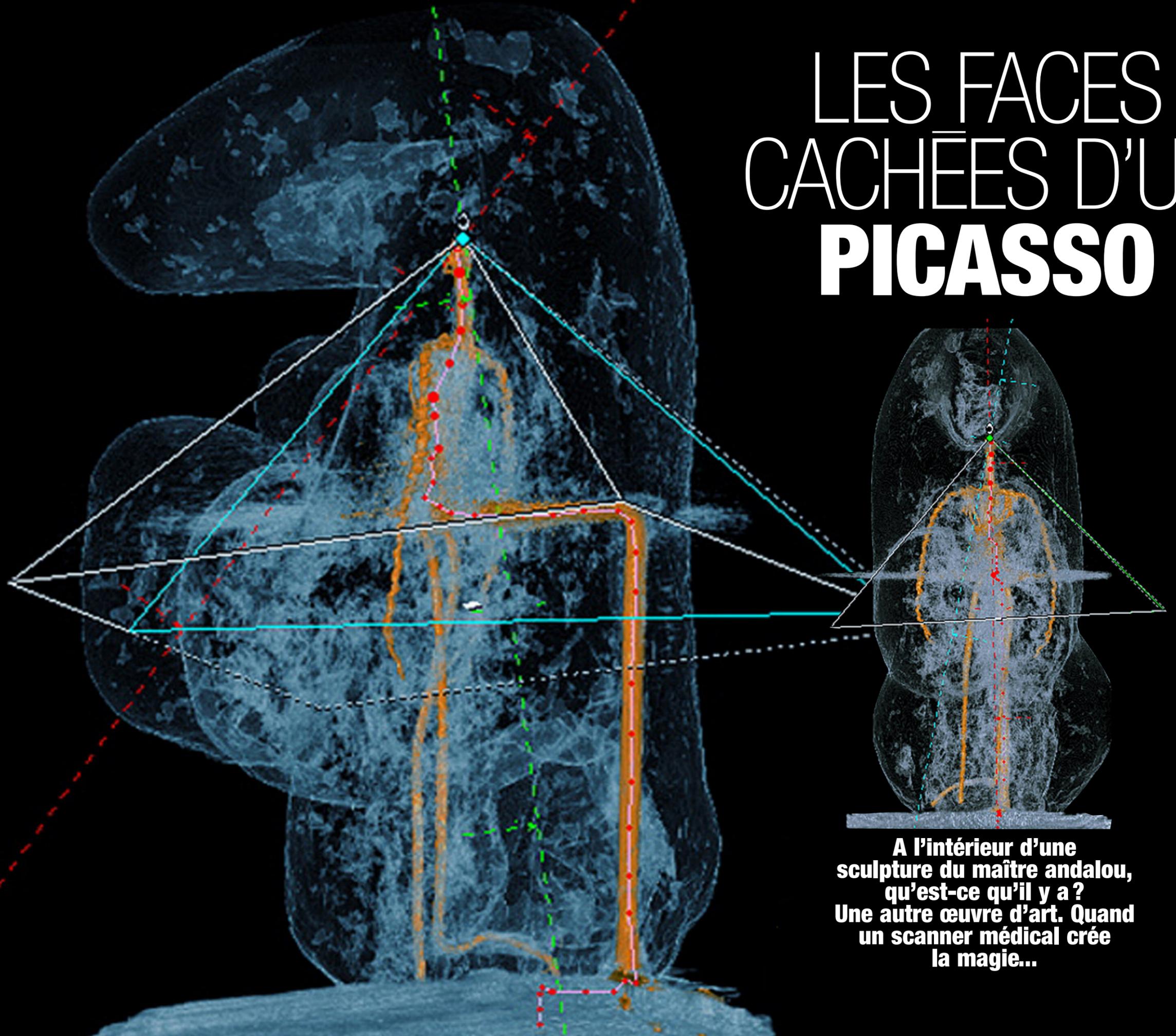


LES FACES CACHÉES D'UN **PICASSO**



Sa silhouette filiforme évoque Giacometti, sa simplicité fait songer à Calder, mais sa malicieuse élégance porte bien la griffe de Picasso. En préparant l'armature en fil de fer d'une de ses statues, celui-ci a-t-il délibérément voulu lui donner une apparence humaine, dissimulant ainsi une œuvre à l'intérieur d'une autre comme pour lui donner une âme ? Xavier Lucchesi aime le supposer, tout en se gardant de l'affirmer. Il a découvert cette structure métallique en passant au scanner médical le plâtre original du « Buste de femme » exécuté par Picasso en 1931, mais c'est en toute subjectivité qu'il y a deviné les formes qu'il a ensuite soulignées à l'ordinateur. « Il s'agit de réinterpréter la sculpture en se l'appropriant, sans cesser de la respecter », explique-t-il. Œuvres d'art nées d'œuvres d'art, ses clichés seront exposés à partir du 19 septembre au musée Picasso.

Le scanner montre l'armature autour de laquelle Picasso a modelé, en 1931, le plâtre de son « Buste de femme ». Xavier Lucchesi, le photographe d'art, y décèle une silhouette, qu'il a rehaussée de jaune pour la rendre plus visible. Les lignes rajoutées à l'ordinateur indiquent les angles de caméra pour filmer la sculpture « de l'intérieur ».

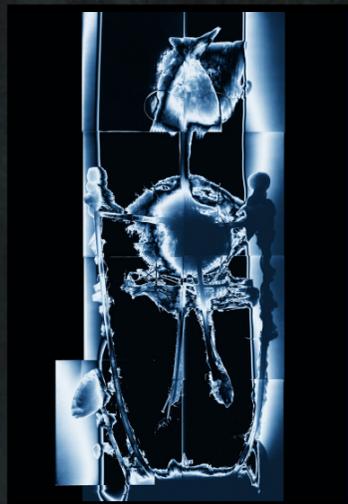
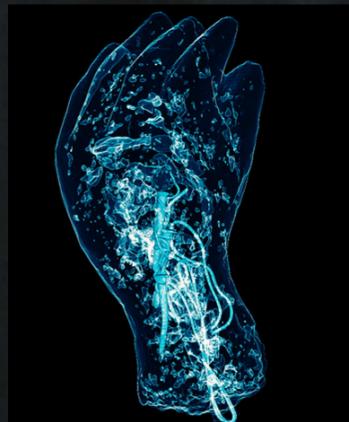


A l'intérieur d'une sculpture du maître andalou, qu'est-ce qu'il y a ? Une autre œuvre d'art. Quand un scanner médical crée la magie...

En explorant les sculptures de Picasso jusqu'à l'intimité la plus profonde de leur matière, en proposant d'elles une « vision interne », c'est leur densité secrète que Xavier Lucchesi nous invite à découvrir. « Je joue sur les artefacts et les fantômes, sur les détails involontaires qui apparaissent parfois dans l'imagerie médicale », dit-il. La plupart de ses clichés mêlent les deux techniques de cette imagerie, la radiographie et le scanner, dont ils conservent le coloris délicatement bleuté. Le photographe intervient en soulignant des formes, des nuances de teinte, en superposant différentes vues. Il atteint ainsi une semi-abstraction qui laisse le champ libre à l'imagination. « Ma démarche s'apparente un peu au surréalisme, constate-t-il. Elle incite au rêve. C'est une façon ludique de comprendre le fonctionnement des œuvres. »



« La main »
(1933).



« Petite fille »
(1950).



« Le faucheur »
(1943).

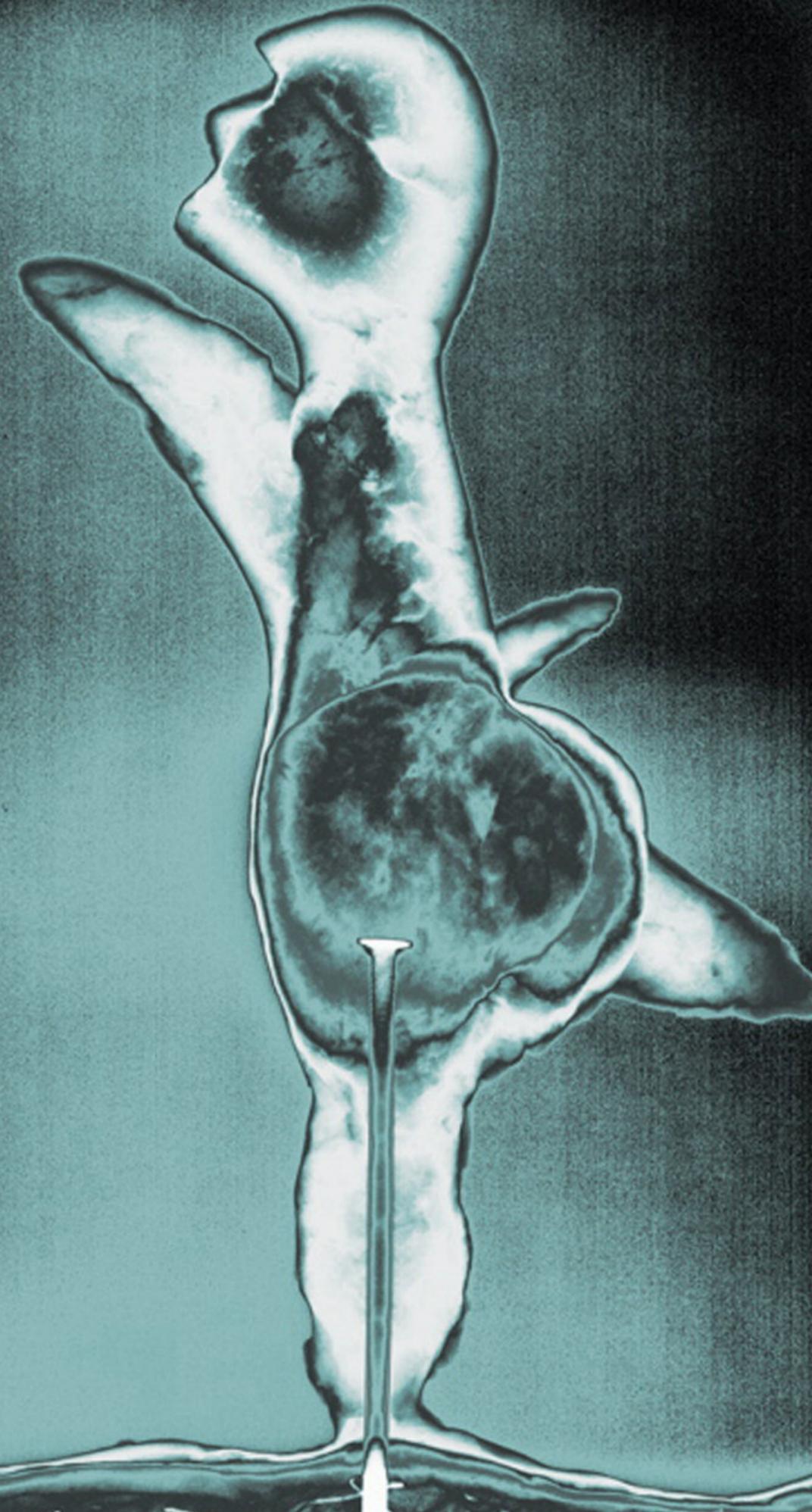


« La guenon
et son petit »
(1951).



« Ballerine » (1932).
On distingue nettement le gros clou qui, servant de squelette à la jambe gauche, fait tenir toute la sculpture en équilibre sur sa base. D'autres œuvres ont une structure interne plus insolite, comme « La guenon » dont la boîte crânienne est une petite voiture que Picasso a chipée dans les jouets de Claude, son jeune fils.

**Quand la photographie
et les rayons X jonglent avec
le visible et l'invisible**



Sur le seuil de La Californie, sa vaste propriété au-dessus de Cannes, Picasso a enfourché le moulage en bronze de sa sculpture, également réalisé en 1950.



Au début, Pablo ne voulait pas couler ses sculptures dans le bronze. Il les préférait en plâtre

PAR PÉPITA DUPONT

Par un après-midi pluvieux, un camion bleu, immatriculé en Allemagne, du laboratoire Siemens, bloque l'une des rues adjacentes du musée Picasso à Paris. À l'intérieur, un scanner médical dernier cri. La circulation dans le quartier est interrompue. Quel malade justifie un tel branle-bas de combat ? Le véhicule, bien trop haut, ne peut franchir le porche de l'entrée de l'hôtel Salé. Un cordon de sécurité est mis en place pour la sortie du patient : c'est un « Buste de femme » en plâtre, né en 1931 des mains du maître andalou Pablo Picasso. Il est porté tel un trésor, bien emmaillotté dans sa caisse en bois clair, par le personnel du musée. Une fois monté dans le camion, des ingénieurs déballent et allongent le plâtre sur le lit du scanner. Malgré son tour de poitrine généreux, il passe sous l'anneau du tunnel. Une première mondiale. Jamais auparavant, les scientifiques n'avaient cherché à fouiller ainsi l'intérieur d'une sculpture de Picasso.

Une drôle d'idée née de la rencontre entre Basia Embiricos, galeriste, éditrice dans le Marais, et Xavier Lucchesi, photographe d'art. Amie de Claude Picasso et passionnée depuis toujours par l'œuvre de son père, Basia se demandait si, en dehors de la structure de ses sculptures, il n'y avait pas un sens caché à l'intérieur. Xavier, lui, était déjà passé à l'acte avec des objets océaniques et africains du Quai-Branly, en utilisant l'appareil à rayons X comme un appareil photographique. Basia est arrivée à convaincre Claude Picasso et la nouvelle directrice du musée, Anne Baldassari, passionnée de photographie, d'examiner les plâtres. Avec la complicité et l'enthousiasme de Jean-Pierre Mohen, alors directeur des laboratoires du Louvre et des Musées de France – le C2 R.m.f. –, le projet a pu aboutir.

« Dans mon travail sur les objets africains, ce que je voulais mettre en avant c'est la face magique, cachée, rendre visible l'invisible. Ces sculptures en plâtre extrêmement fragiles de Picasso portent en elles le secret et l'empreinte directe de la main de l'artiste. C'est extrêmement émouvant. » Dans ses « Conversations avec Picasso », Brassai, qui, le premier, les photographia pour la revue « Minotaure », raconte que, au début, Pablo les trouvait bien plus belles en plâtre et ne voulait pas entendre parler de les couler en bronze. Mais son fidèle secrétaire et ami Sabartès ne cessait de lui répéter : « Pablo, le plâtre est périssable... il te faut du solide. Le bronze, c'est pour toujours. »

Xavier a eu les larmes aux yeux lorsqu'il a deviné, à l'intérieur du buste, une étrange forme, travaillée au fil de fer, totalement indépendante de la structure de l'œuvre. Sur l'un des nombreux clichés médicaux, une image fantôme, appelée

« artefact », produite accidentellement par le scanner – cela arrive parfois –, laisse entrevoir un semblant de gaze blanche. Après avoir retravaillé par coupes et plans successifs, confrontant radiographies et images scannées, Xavier révèle une ballerine en tutu que Picasso aurait fait naître d'un fil de fer, puis disparaître sous le plâtre. L'intervention du photographe se limite à rajouter des couleurs, à accentuer celles du cliché médical jusqu'à atteindre une sorte de solarisation à la Man Ray, l'un de ses maîtres en photographie. « Picasso aurait certainement adoré jouer à partir de radiographies, ce procédé l'aurait sans doute séduit. Pour ma part, j'ai voulu aller au-delà du champ scientifique. La photographie regarde le visible, et la radiographie l'invisible. Jongler avec l'un et l'autre me paraissait intéressant. »

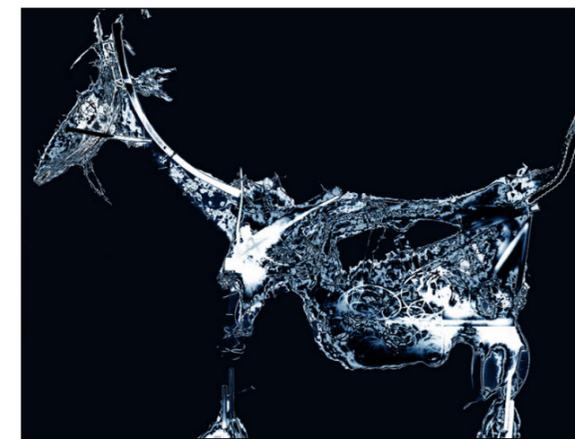
Sur cette lancée, le « Buste de femme » n'a pas été la seule œuvre examinée sous toutes les coutures. « La chèvre » a subi le même sort. Pour Thierry Borel, radiologue du C2 R.m.f., ainsi que pour Hélène Lassalle, conservatrice en chef du patrimoine, qui ont travaillé sur le contenu des plâtres, cette chèvre n'a presque plus de secrets : « Dans son cou, il y a une boîte de conserve et, curieusement, Picasso a mis le couvercle dans son ventre où il est mélangé à des ressorts de matelas, une poterie et des fils de fer, ainsi qu'un grillage. Les pis sont des pots à lait en céramique. » La vraie chèvre, celle qui a servi de modèle en 1950, se prénomme Biquette. Et comme tout ce qui entoure Pablo se transforme aussitôt en œuvre d'art, il l'a sculptée. Le plâtre et le bronze se trouvent au musée Picasso. En 1955, Jacqueline, sa nouvelle compagne, lui offre pour Noël une autre chèvre, Esméralda. Elle ne survivra pas comme Biquette, immortalisée et coulée par son maître dans le bronze. Esméralda eut la mauvaise idée de goûter une herbe toxique dans le parc de La Californie, propriété rococo des Picasso, au-dessus de Cannes. Pablo effacera son chagrin en disant à Jacqueline : « Cette chèvre n'était vraiment pas très intelligente. »

Tout au long de sa vie, Pablo a mêlé peinture et sculpture. Mais lorsque sa main délaisse pinceaux et crayons pour pétrir le plâtre, la glaise, la terre, tordre un fil de fer, découper un papier, un morceau de bois, c'est un combat joyeux qu'il livre. Jacqueline, soulagée, me disait : « Lorsque Pablo sculpte, la maison respire. »

Excepté la découverte de la petite ballerine en tutu, ces clichés scientifiques, réinterprétés par Xavier Lucchesi avec des couleurs fantomatiques, ne nous apportent pas de révélation spectaculaire sur Picasso sculpteur, mais aiguissent notre curiosité, nous invitent à regarder derrière le miroir. Il est bien loin le temps où, dispersés dans le parc au

milieu des palmiers et des fleurs, « La petite fille sautant à la corde », « La chouette », « La guenon », « La femme à la poussette », « La chèvre », « Le chat », « La grue » étaient des compagnons de jeux pour Claude, Paloma, les enfants de Picasso, Cathy, la fille de Jacqueline, et leurs camarades.

Aujourd'hui, au musée Picasso, ces bronzes et ces plâtres sont tristement déposés plus qu'exposés sur des socles en pierre, et la lumière du jour qui traverse le plafond-verrière de cette salle sinistre du rez-de-chaussée ne parvient pas à leur donner un semblant de vie. Les sculptures attendent en vain, depuis l'ouverture du musée en



Basia Embiricos et Xavier Lucchesi devant « La chèvre », une œuvre de 1950, au musée Picasso (en ht). Des ressorts de matelas et un bout de grillage forment l'ossature.

1985, le coup de baguette magique d'un scénographe inspiré qui leur rendrait un semblant de jardin merveilleux. Il faut espérer qu'après les avoir bombardées de rayons X et autres pour percer leurs fantômes intérieurs, leur mise en lumière détournée permette qu'elles retrouvent un jour un peu de leur joie de vivre passée. ■

« Picasso X Rays », au musée Picasso, du 19 septembre au 8 janvier. Exposition de photos, films, bronzes et plâtres.